

—Peut-on visiter cette propriété ? dit le prince.  
—Ce n'est pas l'habitude, répondit le jardinier, mais si ces messieurs y tiennent...

Au même instant, Adrien s'arrêta. Il venait d'entendre au loin la voix des chiens :

—Nous n'avons pas le temps, dit-il ; voici la chasse qui commence.

—Bah ! fit l'Indien, les chiens ne font que rencontrer ; rien ne presse tant qu'ils ne donneront pas à vue.

Et il entra.

—A qui appartient ce château ? demanda-t-il.

—Au marquis de Gaillac.

Depuis longtemps ?

—Depuis près de dix ans, monsieur. Il appartenait avant au baron de Jouve, qui n'a pas eu de chance pour la dernière nuit qu'il y passait.

—Que lui est-il donc arrivé ? dit Adrien.

—Il a été assassiné et volé de douze cent mille francs qu'il avait touchés la veille.

—Et il est mort ?

—Non, monsieur, répondit le jardinier. J'ai pu aller chercher à temps le médecin.

—Vous étiez donc au service du baron ?

—Oui, monsieur. Il est même probable que j'aurais arrêté le voleur, que j'ai vu s'enfuir, si je n'avais préféré courir au secours de mon maître, dont j'entendais les gémissements.

—L'assassin s'est donc échappé ?

—Non, monsieur. Il a été pris, jugé, condamné et envoyé à Cayenne, où il est mort depuis, assure-t-on. C'est dommage, car il aurait pu impunément revenir dans le pays : personne ici, bien qu'il eût tout avoué, ne croyait à sa culpabilité.

—Pourtant, fit observer Adrien, s'il a confessé son crime...

—Ah ! il est certain dit le jardinier, qu'il y a là-dessous quelque mystère. Ainsi les 1,200,000 francs n'ont pas été retrouvés, et si Paris les avait réellement volés, il les aurait rendus, puisqu'il faisait des aveux ; mais il a obstinément gardé le silence.

—Ah ! cet homme se nommait Paris ? fit l'artiste.

—Oui, monsieur ; il était garde général et intendant du feu comte d'Olligny.

Adrien fut frappé de cette coïncidence étrange. Ce nom de d'Olligny le poursuivait comme un cauchemar.

### XIII

#### CE QUI SE PASSAIT A PARIS.

Le nabab et son intendant avait plutôt examiné la propriété qu'écoulés les commérages du jardinier, auxquels ils ne paraissaient que médiocrement s'intéresser.

Aussi celui-ci, enchanté de trouver quelqu'un qui vint rompre la monotonie de sa solitude et qui prêtât l'oreille à ses bavardages, témoigna une grande déférence à l'artiste, et remplit consciencieusement avec lui l'office de cicerone.

Il lui montra l'une après l'autre toutes les pièces du château.

—C'est ici, disait-il, que le baron a été frappé ; son portefeuille était là, sur cette table ; c'est par cet escalier qu'il s'est mis à la poursuite du voleur ; c'est dans cette cuisine qu'il est tombé ; c'est dans cette direction que l'assassin s'est enfui...

Le prince et Berger entendaient naturellement tous ces rabachages, mais ne semblaient y faire aucune attention.

Adrien, lui-même, commençait à en avoir assez. Quand cette longue visite fut terminée, il respira bruyamment.

—Pourquoi diable le prince Cachemire m'a-t-il conduit ici ? se demanda-t-il.

Peut-être l'aurait-il interrogé si celui-ci lui en avait donné le temps ; mais après avoir généreusement récompensé la complaisance du jardinier, il prit un fusil des mains de Berger et s'élança au dehors.

—Vite ! s'écria-t-il, le chevreuil est lancé !

Il se dirigea alors d'un pas rapide vers l'endroit où la voix sonore des chiens courants se faisaient entendre.

En moins d'un quart d'heure, ils étaient à portée de la chasse, qui se rapprochait d'eux insensiblement.

Alors, avec un instinct qui suppléait probablement chez lui à la connaissance du terrain, l'Indien rallia la lisière du bois.

—Evidemment, dit-il, l'animal a franchi l'enceinte que cernaient le comte et ses amis. Il va sortir en plaine pour gagner les bois situés sur la hauteur que nous venons de descendre, et, probablement, il passera là où vous êtes.

En disant ces mots avec une animation qu'Adrien ne lui aurait pas soupçonnée, il lui fit signe de demeurer immobile à la place qu'il lui avait assignée, et alla se poster à cent mètres plus loin, à l'extrémité d'une petite allée.

L'artiste, attentif et peu ému, se garda bien de faire un mouvement. La voix du piqueur qui appuyait les chiens arrivait déjà jusqu'à lui.

Quelle belle musique que celle-là ! et comme le cœur lui battait ! Il avait tout oublié pour le moment : son amour et sa haine.

Bientôt il distingua sous le taillis le bruit d'un galop léger.

Moins de dix secondes après, un magnifique broquant débouqua, sans trop se presser, à vingt pas de lui.

Adrien fit feu, l'animal tomba dangereusement atteint.

Cependant, il essayait de se relever, quand l'artiste l'acheva de son second coup.

—Hallali ! cria-t-il, tout fier de cet éclatant début.

A peine avait-il poussé son cri de victoire que le prince était près de lui.

—Je vous l'avais bien dit, fit-il en souriant, que l'animal devait passer là.

Dans son enthousiasme, Adrien serra avec effusion la main du prince.

—C'est vrai, dit-il, vous m'avez cédé la meilleure place ; mais comment le saviez-vous ?

—C'est affaire d'expérience, pas autre chose, répondit le nabab. Quand vous aurez comme moi vingt-cinq ans de pratique, vous en saurez tout autant.

Adrien rayonnait. Il était très sensible à ce que le prince venait de faire pour lui.

Assurément, si l'Indien avait fait à dessein ce léger sacrifice, il en était amplement dédommagé par la reconnaissance que l'artiste lui en témoignait.

Aussitôt arrivèrent à la fois les chiens, les piqueurs, les gardes, et enfin les chasseurs.

On félicita chaleureusement le jeune Nemrod. Gustave se découvrit devant lui avec un respect moqueur.

—Si cela continue, dit-il en faisant allusion à la paresse de son ami, les chevreuils iront se faire tuer dans sa chambre !

—Monsieur, fit galamment le comte, je vous demanderai la permission de vous envoyer la tête de ce superbe broquant.

Et comme Adrien essayait de s'en défendre :

—C'est l'usage au château, reprit Raymond.

Et s'adressant à ses amis :

—En chasse, messieurs ! dit-il. A un autre.

A l'heure où Adrien exécutait cette première prouesse, Firmin, le domestique du comte, se présentait chez Mme Dorval.

Il fut frappé de l'horrible nudité de cette misérable chambre et augura bien de la négociation dont il était chargé.

Lucie le reconnut aussitôt.

—Vous ici ! s'écria-t-elle. Que me voulez-vous ?

—Quel est cet homme ? demanda Mme Dorval en faisant signe à la malade de se calmer.

—Je suis au service du comte d'Olligny, madame, répondit Firmin avec un certain orgueil.

—Ah ! bien, dit la veuve d'un ton méprisant. Que venez-vous faire ici ? Apportez-vous enfin ce que nous attendons, ma fille et moi, depuis si longtemps ?

—Oui, madame, fit le domestique.

Il ouvrit son portefeuille, en tira deux liasses de billets de banque, de dix mille francs chacune, et les tendit à la veuve.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle dédaigneusement.

—Vingt mille francs, madame, que mon maître m'a chargé de vous remettre.